

STENDHAL ET NIETZSCHE

Le dénominateur commun entre Stendhal et Nietzsche est leur culte de l'énergie. Chez Nietzsche, elle est appelée « volonté de puissance », mais cette expression pourrait pratiquement se traduire par « énergie ».

En effet, la « volonté de puissance » vient directement du livre de Schopenhauer qui provoqua un extraordinaire bouleversement chez Nietzsche : *Le Monde comme représentation et comme volonté*. Pour un Français, le mot « volonté » implique l'idée d'un centre de conscience doté d'un libre arbitre dont l'action est tournée vers un but. Or, il n'en est rien chez Schopenhauer et c'est pourquoi l'expression « vouloir vivre » est souvent préférée à « volonté ». Il n'en est rien non plus avec la « volonté de puissance » chère à Nietzsche. Dans les deux cas, il s'agit d'un courant d'énergie, d'une force vitale, d'une sorte d'élan de l'univers dont on ignore l'origine et qui n'a pas de but, sinon de persévérer dans son être, une force qui va, qui ne sait pas où elle va, mais qui va. C'est pourquoi le mot « énergie » convient.

Première conséquence de ce culte commun pour l'énergie, l'admiration qu'ils ont l'un et l'autre pour Napoléon. Cette admiration pour l'empereur n'est pas sans réticences chez Stendhal qui lui reproche d'avoir trahi la Révolution. Pourtant, il ne peut se déprendre

d'une véritable fascination, Napoléon incarnant un principe qui lui était cher : se foutre de tout et aller de l'avant.¹

Une autre conséquence de ce goût pour l'énergie est le refus de tout ce qui l'entrave : Dieu, le christianisme, le clergé. Ils sont, pour Stendhal, des éteignoirs. La rencontre avec Julien Sorel sera nécessaire pour que cette énergie soit libérée chez Louise de Rênal, toutes les barrières mises par les prêtres ayant été brisées par la passion. L'idée est explicitée en de multiples endroits chez Nietzsche. Le christianisme a été à l'origine d'un peuple d'esclaves, des êtres diminués, incapable d'accepter les injonctions de la volonté de puissance.

Une première différence apparaît à propos de la femme. Stendhal, dans la logique de ce qui précède, aime les femmes énergiques en tant que personnes et personnages. Pour Nietzsche, la femme est un être « indispensable », pourvue de nombreux charmes, mais tout de même d'une catégorie inférieure et dévolue au « repos du guerrier ».²

La question du bonheur fait apparaître une différence radicale. On sait que pour Stendhal, le but que doit se fixer un homme est d'y accéder. Nietzsche y est pratiquement indifférent parce que, à ses yeux, il y a mieux à faire. Eu égard aux autres, Stendhal, dans la ligne de Bentham, souhaite la plus grande quantité de bonheur pour le plus grand nombre de personnes. Nietzsche écrit que cet idéal lui donne la nausée³. Il estime plus important, pour

le génie, de contribuer à la venue du « surhomme » que de songer à son petit bonheur personnel ou au petit bonheur médiocre de ses contemporains. Comme on va le voir, les points de vue des deux écrivains sont absolument incompatibles.

Pour Nietzsche, l'humanité s'est dégagée progressivement de l'animalité. Il est nécessaire de contribuer à un nouveau progrès en faisant advenir une surhumanité. Comme le christianisme, la démocratie, favorable aux médiocres, est un obstacle à un tel essor. En conséquence, le pouvoir devra être détenu par une race de « maîtres ». Il faut qu'une race supérieure prenne en main le destin de l'humanité.

Comme on le sait, Nietzsche, victime d'une attaque cérébrale en 1889, s'effondre psychiquement et n'est plus capable de penser dans l'intervalle qui le sépare de la mort (1900). Sa sœur va d'abord profiter de la gloire montante de son frère en publiant, un an après sa mort, une *Volonté de puissance* que les spécialistes considèrent comme une falsification. Par la suite, ayant adhéré aux thèses nazies, elle publie une compilation qui va dans le sens des idées nouvelles. On a beaucoup insisté, les amis de Nietzsche en premier lieu, sur le fait qu'elle avait dénaturé la pensée de son frère. Un examen attentif permet d'affirmer qu'elle n'a pas eu à vraiment forcer les textes.

Nous disposons aujourd'hui d'une bonne édition de *La Volonté de puissance*. Il s'agit de

l'édition en deux volumes disponible dans la collection Tel. Ce livre, non écrit par Nietzsche, nous le rappelons, a été élaboré un peu comme le *Journal* de Stendhal dû à au professeur Del Litto. Un spécialiste, Friedrich Würzbach, a recueilli et organisé, en les datant autant que possible, tous les aphorismes et développements en relation avec cette idée de la volonté de puissance qu'il a retrouvés dans les papiers du philosophe. Le résultat est affligeant.

Tout y est. Par exemple, l'idée d'une race supérieure dirigeant l'humanité et écartant les faibles à défaut de les éliminer. Au profit de cette race supérieure, Nietzsche va jusqu'à préconiser la castration des criminels et des malades, l'interdiction du mariage pour les malades. La guerre et la colonisation seront des éléments favorables pour forger cette race de maîtres. Les textes sont nombreux. Lisons :

Dans de nombreux cas, le *devoir* de la société est d'empêcher la *procréation* ; pour ce faire, elle a le droit, sans égard à l'origine, au rang et aux qualités de l'esprit, de prévoir les mesures coercitives les plus rigoureuses, les entraves de toutes sortes à la liberté, la castration dans certains cas. [...] La vie elle-même ne connaît aucune solidarité, aucune « égalité » entre les parties saines et les parties dégénérées de son organisme ; il faut *supprimer* les dernières, faute de quoi tout périra. La *pitié* pour les décadents, l'*égalité* pour les dégénérés, ce serait la pire

immoralité, ce serait la *contre-nature* promue au nom de la morale⁴.

Une société qui, pour satisfaire son *instinct*, répudie définitivement la guerre et la conquête, est en décadence.⁵

Du traitement à appliquer aux peuples grossiers. — La « barbarie » des moyens n'a rien d'arbitraire ni de facultatif, c'est évident, dès que l'on se trouve placé, avec toute sa sensiblerie européenne, dans la nécessité de soumettre des barbares — au Congo ou ailleurs.⁶

Contrarier la sélection de l'espèce, l'élimination de ses déchets, voilà ce qui a passé jusqu'à présent pour la vertu par excellence... Il faut respecter la *fatalité* ; cette fatalité qui dit au faible : « Péris ! »⁷

Parler de surhomme conduit très vite à parler de sous-homme. Ceux qui connaissent l'œuvre de Stendhal, même s'il fait preuve parfois de penchants aristocratiques, même si, dans l'esprit de Tocqueville, il pressent les risques de la démocratie, comprennent que les affinités avec Nietzsche s'arrêtent là. Cette race des maîtres, d'une essence supérieure, aurait trop rappelé à l'auteur du *Rouge* ce à quoi la Révolution avait mis fin. D'une façon plus générale, s'il fallait caractériser l'œuvre de Stendhal par une seule formule, on pourrait lui appliquer celle qu'Étiemble utilise pour Montaigne : « Un inflexible refus du surhumain.

1. STENDHAL, *Journal*, 18 mars 1805, dans *Œuvres intimes*, I, Gallimard, Pléiade, 1981, p. 268 : « Je suis d’avis que le caractère de la force est de se foutre de tout et d’aller de l’avant. »

2. NIETZSCHE Friedrich, *La Volonté de puissance*, II, Gallimard, Tel, 1995, p. 253 : « Et enfin, la femme ! *Une moitié du genre humain* est débile, essentiellement malade, changeante, instable ; la femme a besoin de la force pour s’y cramponner, et d’une religion de la faiblesse qui divinise la faiblesse [...] »

3. *Ibid.*, p. 258 : « Le “bonheur du plus grand nombre” est un idéal qui donne la nausée à quiconque a la distinction de ne pas appartenir au grand nombre. » ; STENDHAL, *Œuvres intimes*, II, Gallimard, Pléiade, 1982, p. 207 : « Augmenter la masse du bonheur qui existe ici-bas, ne jamais faire de mal inutile. »

4. *Ibid.*, p. 347-348.

5. *La Volonté de puissance*, I, p. 436.

6. *Ibid.*, p. 406.

7. *Ibid.*, p. 190.

8. ÉTIEMBLE René, « Montaigne » dans *Histoire des littératures*, III, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1958, p. 259.